



Chagall. Huile et Gouache 1931. Joseph explique les songes de Pharaon

## Mikets: crise économique, crise de sens

Par Claude Birman

Texte du cours visible sur

<http://www.akadem.org/sommaire/paracha/5772/paracha>

Transcription: Eve Klein

La paracha commence comme toujours par le premier mot : « à la fin » (mikets). « Ce fut à la fin de deux années, Pharaon rêva, et voici il se tenait sur le fleuve. » (Gen.41:1, traduction de Munk). Ce n'est pas la peine d'aller plus loin car tous ces versets sont d'une très grande densité et que la suite développe ce qui est déjà là dans le verset. Il suffit de s'attarder sur le verset pour voir sortir des significations non seulement profondes, mais éclairantes, chaque fois qu'on y revient.

Ce que m'a inspiré la relecture de ce verset, c'est une formule hassidique que j'avais lue il y a 30 ou 40 ans dans un recueil de Buber, une phrase que j'ai souvent utilisée, mais qu'au fond je n'avais pas comprise, puisque c'est en revenant toujours sur ce qu'on croit avoir compris qu'on finit par comprendre quelque chose. C'est une phrase très simple, un conseil, qui dit : « Soyez comme un enfant : il est toujours actif, quand il est content il rit, quand il est triste il pleure. » C'est déjà en soi un message très important, message de simplicité : on n'observe pas assez les enfants, on n'est pas assez proche d'eux, on ne conserve pas leurs secrets, leur goût de vivre ; mais le sens du verset m'est apparu en relisant ce texte.

D'abord : quel rapport avec cette phrase ? On va avoir ce Pharaon qui est entre ces vaches grasses et ces vaches maigres, entre ces beaux épis et ces épis « brûlés par le vent d'est » [41:6], donc une espèce d'alternance entre joie et tristesse, quelque chose de cyclique, il y a « un temps pour rire et un temps pour pleurer » [Eccl.3:4]. D'ailleurs, ici, le Pharaon, en un premier temps n'est pas vraiment dérangé par son rêve ; ce n'est qu'au bout de quelques versets que tout d'un coup il va commencer à se réveiller, puis se rendormir, et puis à la fin il ne va plus pouvoir dormir ; donc il est somnolent, et il se laisse bercer par cette espèce de rythme de pendule, les moments où ça va bien et ceux où ça ne va pas, et où on ne se pose pas de questions. C'est pourquoi la tradition insiste, et c'est repris ici dans la traduction - avec soin - d'Henri Meschonnic - sur le fait que le verbe rêver est au présent, c'est même un participe présent, 'holem, il rêve [41:1] :

« Et il y a eu au bout de deux années de temps et Pharaon rêve et voilà, il se tient sur la grande rivière. »

C'est encore plus précis et beaucoup plus clair : il rêve, littéralement "il est rêvant" - c'est un participe présent. Je parlais de somnambulisme : il est dans cette alternance de cycles. Et quand ensuite il va finir par être mal à l'aise, il va faire venir ses devins, et les devins n'ont rien à dire : c'est comme ça, c'est cyclique, il y a des moments où ça va et des moments où ça ne va pas. Je recommande à tout le monde ce qui correspond aujourd'hui, dans l'actualité, à cet embarras des devins, le film « Inside Job »<sup>1</sup>, qui nous montre que quand

on dit “Mais qu’est-ce que c’est que cette crise ? Eh bien, c’est comme ça ! Mais pourtant, il y a six mois vous aviez dit que tout allait aller bien, et puis maintenant tout va mal ! Oui, mais c’est parce qu’il y a six mois tout allait bien ! Et pourquoi maintenant ça va mal ? Parce que c’est cyclique : ça va bien, ça va mal.” Et ce n’est pas une raison pour se réveiller. Il y a d’ailleurs eu beaucoup de réunions de spécialistes - il faut voir le film - et alors... on fait la réunion ; un peu comme des cours : un professeur fait cours, les élèves écoutent, bon, le professeur ne dit rien, les élèves n’écoutent rien et tout le monde est content.

Et la Bible, c’est comme ça, c’est ça que ça veut dire : le Pharaon somnole, là, sur sa rivière ; en même temps, ça a un côté surréaliste : il n’est pas au bord de la rivière, il est dessus, il est collé à sa rivière. Henri Meschonnic fait remarquer qu’on dit bien « Nogent-sur-Marne », et traduit « il se tient sur la grande rivière », et Munk « il se tenait sur le fleuve ». Et la tradition insiste là-dessus : il est sur son fleuve, il s’y croit, non seulement il colle avec son fleuve, mais il ne fait qu’un avec lui, c’est SON fleuve, et on peut rappeler la citation d’Ezéchiel (39:3) [erreur ! c’est Ezéch.29:9] : Pharaon dit « mon fleuve est à moi, et c’est moi qui l’ai fait », c’est ma chose, une espèce de possessivité absolue qui possède celui qui la possède, d’indifférenciation entre ce Pharaon anonyme et son fleuve, sa richesse et son peuple, mais aussi sa misère.

Et alors il y avait cette espèce de rythme, d’exultation dans la prospérité et de détresse dans la misère. Ça n’a pas beaucoup changé : en tant que professeur de philosophie, quand j’explique un texte d’un philosophe contemporain qui critique la société d’abondance, c’est très intéressant la surconsommation etc., mais il faudrait expliquer en même temps la famine en Somalie. C’est à dire qu’on a les deux, cette alternance dans le temps de périodes de prospérité et de famine est en même temps parfois quelque chose de contemporain (dans le monde moderne, on a à la fois la surabondance et la misère, il suffit parfois de changer de quartier). Et si on demande aux devins - on en a beaucoup aujourd’hui : les grands économistes etc. - ils vont nous expliquer que c’est comme ça. Et il n’y a pas de quoi se réveiller. Ou alors des gens vont s’indigner, mais ils grommellent, et puis ça continue, le fleuve coule, et le Pharaon dort. Donc : il n’y a rien à signaler. Et c’est pour cela que quand le Pharaon va se tourner vers ses devins, qui vont se dire : qu’est-ce qu’il a, il n’y a pas de quoi s’échauffer ! Ces sept vaches grasses, dans le texte c’est elliptique, mais les devins n’ont pas su les interpréter [41:8] ; mais ils ont quand même essayé, il y en a des pages dans le midrach ! Ils ont dit que le Pharaon allait avoir sept filles, et que les vaches maigres ça veut dire que ces sept filles vont mourir : ils vont rabattre les rêves du Pharaon sur sa vie personnelle, par le petit bout de la lorgnette. Comme par exemple, il y a deux semaines, on disait : qu’est-ce qui intéresse le plus les Français (on peut maintenant faire des statistiques avec Google) ? La semaine même de la grande crise financière, le mot le plus employé sur Google, c’était “Giulia”<sup>2</sup> ! Quand on explique ça aux gens, ils trouvent ça gentil ! Alors les devins veulent faire plaisir au Pharaon : tu vas avoir des filles, mais ça ne va peut-être pas toujours bien toujours bien tourner. Il se fâche. Alors ils cherchent d’autres explications : les sept bons épis vont être des princes supérieurs d’Egypte qui entreprendront une guerre etc. Ils vont tourner autour, sans se rapprocher du sens littéral, de la signification qui est pourtant évidente une fois qu’on la connaît. Et d’autant plus évidente qu’Henri Meschonnic fait remarquer au sujet des vaches en question que ce chapitre est très influencé par la pensée égyptienne, pour plusieurs raisons :

- le mot qui désigne ici la rivière, [Symbole][Symbole][Symbole][Symbole] yeor, est un mot d’origine égyptienne ;
- mais en plus, les vaches : en Egypte, la vache était le signe de la terre, donc de la déesse Isis, mais elle était aussi la déesse de la lune, et la vache, dans les hiéroglyphes, était le signe pour “année”. Autrement dit, l’interprétation par “7 années” était déjà inscrite dans les hiéroglyphes ; donc il n’y a pas d’arbitraire ici.

Donc ce n’est pas si difficile de voir ce qui se passe. Mais on pourrait dire, si on voulait dépasser le sens littéral du midrach, que toutes ces explications à dormir debout (c’est le cas

de le dire : il dort debout, Pharaon, et les devins avec lui !) sont ses œuvres de toutes façons : il leur demande leur avis, mais ils sont d'accord avec lui, ça forme un monde de zombies, c'est qu'on vit au rythme du Nil, du vieux Nil, des crues qui vont et qui viennent.

Seulement, cette perspective qu'il y ait toujours la famine après l'abondance devient inquiétante, donc il faut quitter le sens littéral (en faire la part, puis aller plus loin, et y revenir) : ce qui réveille vraiment le Pharaon, ce n'est pas qu'il ne comprend pas qu'après la prospérité il va y avoir la misère, ça il n'y a rien à comprendre, ce sont les cycles. On dépense tout, on s'endette, et après on n'a plus rien, et puis on recommence ; les économistes ont dit que personne (aucun état) dans l'histoire n'a jamais payé ses dettes : au Moyen Age c'était simple, quand on avait trop de dettes (les rois ne payaient pas leurs dettes) on tuait les Juifs, maintenant ça ne suffit plus, il faut trouver une autre solution. En fait, c'est de cette alternance, de ce rythme, qu'il fatigue, et à la longue ça finit par le réveiller. C'est pour cela que le texte insiste : il y a les vaches, et il y a les épis. Joseph va lui dire : c'est le même rêve [41:25].

De quoi s'agit-il ? Ce n'est pas très difficile d'apercevoir la signification. Les vaches, c'est plus important, ça rejoint le taureau, c'est voir les choses en grand ; alors que les épis, c'est plus humble, il y a l'animal et il y a le végétal. Traduisons : il y a la prospérité d'un côté et de l'autre, la prospérité des grands et celle des petits, comme il y a la misère des grands - la corruption, la fraude, la désorganisation des systèmes - et la misère des petits - le niveau de vie des braves gens qui baissent, et qui eux-mêmes se sont laissés entraîner à s'endetter eux aussi, qui ont été corrompus. Il regarde du côté des grands - comme dirait Machiavel - ou il regarde du côté du peuple, et dans les deux cas il voit cette espèce de tournis, d'alternance absurde de prospérité et de détresse.

Alors, encore une fois, il pourrait continuer à rêver. Mais jusqu'à quand ? Et c'est pour cela que la paracha s'appelle « miqets » (= à la fin) : en fin de compte - je connais une spécialiste de la Bible dont c'est devenu un tic : en fin de compte, à la fin. A la fin de quoi ? A la fin de cette espèce de routine, de résignation à une succession de cycles absurdes. Parce que ce qui n'est pas donné là dedans, dans cette alternative de prospérité et de misère (et les nouvelles de la Bourse, comme on dit), c'est le sens de tout cela à la fin : en fin de compte, miqets, à quoi ça rime ? Est-ce que la vraie question c'est d'échapper à la misère et de conserver la prospérité ? Bien sûr, il vaut mieux, c'est même indispensable ! Certes, mais pour quoi faire ? Est-ce qu'il n'y a pas autre chose - comme on dit dans la vie ? Est-ce qu'il n'y a pas un sens qui... ? Au nom de quoi ?

Et là, on avance dans l'idée du texte : au nom de quoi va-t-on se préoccuper, va-t-on se réveiller, dire "maintenant ça suffit, ça ne peut pas être comme ça" ? Ça suppose un tout autre projet. Là encore, que va dire Joseph ? J'ai souvent enseigné ce texte d'une manière un peu naïve - c'est en le retravaillant qu'on le comprend. Joseph va montrer au Pharaon que son comportement n'est pas rationnel, qu'il faut prévoir, qu'il faut faire des provisions pendant qu'on a la prospérité, qu'il faut réguler, faire un Office du Blé ; il va introduire des méthodes rationnelles de gestion dans l'empire pharaonique, et donc sortir l'Egypte, non pas seulement de la famine, mais la sortir de cette alternance ruineuse. Sur ce point, j'ai souvent comparé ce texte à un autre bien plus tardif mais qui s'en inspire, un texte de Machiavel<sup>3</sup> qui dit qu'on ne peut rien faire contre une inondation tant qu'elle dure, mais que quand elle est partie, on peut mettre une digue, et elle ne revient plus ; donc ça ne sert à rien de s'énerver contre l'inondation, ça serait de la folie, mais on peut avoir de la suite dans les idées, parce que l'homme dispose du libre-arbitre - comme le dit Machiavel. Machiavel dont il faut rappeler - les gens ne le savent pas - que le personnage le plus cité dans son œuvre, c'est Moïse, et non pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les auteurs grecs et latins ; bien qu'il se méfiait beaucoup de la théologie chrétienne, il était très attentif à cette question du libre-arbitre, et de l'initiative humaine.

Or ici, justement, Joseph lui montre qu'on n'est pas comme cela, les esclaves du Nil. Qu'il y a un déterminisme, et que ce déterminisme permet de maîtriser la nature. Ça, c'est déjà une lecture profonde.

**Joseph cherche un enjeu supérieur (Dépasser l'économique et social)**

Mais en fait, il s'agit de tout autre chose. Car qu'est-ce qui fait que Joseph, lui, va penser à ces méthodes ? Qu'est-ce qui fait qu'il ne va pas être comme le Pharaon (soit étourdi, emporté par le cycle), soit simplement anxieux (avec ces devins qui sont désespérés) ? Qu'est-ce qui fait qu'il va avoir sa sérénité ? Qu'est-ce qui fait qu'il va prévoir ?

Il y a deux sens dans le mot "prévoir" : 1°) voir ce qui va se produire, ce qui va arriver, voir avant, mais aussi 2°) voir au-delà, voir ce qui va arriver du point de vue d'un projet beaucoup plus lointain. C'est parce que Joseph n'est pas du tout dans la même perspective - il est réveillé, Joseph, comme on dit du Bouddha qu'il est éveillé - et donc il ne voit pas du tout les choses comme le Pharaon, il n'a pas le nez collé au fleuve, il n'est pas sous l'emprise de ces questions angoissantes de prospérité et de misère, ces questions de nécessité, ces questions économiques qui font la vulnérabilité de la société : lui, il est dans le projet à long terme, c'est-à-dire du côté de la prophétie, comme dit Meschonnic (« Joseph, c'est la parabole de la prophétie »).

Déjà, ça lui a attiré beaucoup d'ennuis avec ses frères... Il va tout de suite plus loin ; il avait annoncé à ses frères, joyeusement, qu'un jour il serait leur chef... ça ne leur a pas plu. Il est tout de suite beaucoup plus loin parce que, comme dit le texte, il se place du point de vue de Dieu [v.41:16] : « c'est Dieu qui répondra pour donner la paix à Pharaon. » Et qu'est-ce que ça veut dire « Dieu » ici ? Essayons d'être concrets : « Dieu », ça veut dire que le projet social n'est pas seulement la lutte contre la nature, mais que cette lutte contre la nature a ses raisons d'être dans des enjeux bien plus fondamentaux. D'abord, dans celui de la liberté ; c'est-à-dire que - comme disait déjà Karl Marx : le travail libère du travail - le travail n'est pas une fin en soi, l'enrichissement, la lutte contre la pauvreté, la lutte pour la prospérité, tout ça c'est très bien et très sympathique, mais c'est un moyen.

Et justement, on ne saura véritablement utiliser ce moyen de manière efficace que dans la mesure où on aura la distance, c'est-à-dire qu'on le fera au nom d'un enjeu supérieur. Cet enjeu supérieur est d'abord la liberté, c'est-à-dire qu'au lieu que les hommes soient confrontés à la nature, ils soient en face les uns des autres ; et le Pharaon, lui, est sur son fleuve, et les devins sont en dessous de lui.

Que va-t-il se passer quand le Pharaon commence à s'inquiéter, et quand le maître échanson, tout d'un coup - pour des tas de raisons qu'on ne va pas développer maintenant - se rappelle de Joseph qui lui avait annoncé, quand il était en prison, que ses rêves à lui, échanson, annonçaient sa libération ? Déjà, l'échanson va se rappeler de Joseph, d'un homme, et non pas simplement de problèmes de vaches ou d'épis. Et que va faire le Pharaon ? Il va faire sortir Joseph de sa prison. Suivez bien : Joseph est dans sa prison, comme le Pharaon est sur son fleuve ; tant que le Pharaon est sur son fleuve, Joseph est dans sa prison, c'est-à-dire que la prophétie, le ratson hachem [= la volonté de Dieu], le sens de la vie, est enfoui, empêché. A partir du moment où le Pharaon est dans l'angoisse, il arrive au bout, ne supporte plus l'absurdité de sa situation, alors, tout d'un coup, comme par enchantement, il libère Joseph.

Là-dessus, il faut revenir un tout petit peu en arrière, au chap.40 v.14, où cela est dit de manière précise, vers ce que Joseph dit à l'échanson après lui avoir expliqué que son rêve signifie qu'il va être libéré. C'est très compliqué dans le détail Voici comment traduit Meschonnic - il lui dit :

« Si seulement tu te souviens de moi avec toi

de moi avec toi : Meschonnic insiste, beaucoup ne traduisent pas ça, ça paraît bizarre ; en quelque sorte : tu m'emmènes déjà en dehors de la prison si tu te rappelles de moi

quand ce sera bien pour toi, et tu feras, oui, avec moi

avec moi = à mon égard

une bonté

bonté = 'hésed

et tu amèneras le souvenir de moi vers Pharaon, et tu me feras sortir de cette maison. »

C'est très compliqué dans le détail parce que, comme le dit Meschonnic : quel souvenir ? le

Pharaon ne le connaît pas, comment pourrait-il se rappeler de lui ? Donc ce n'est pas un souvenir : c'est que lui, l'échanson, doit se souvenir, et donc il va faire en sorte que le Pharaon se souvienne, non pas de Joseph, mais de ce que Joseph apporte, que Pharaon se souvienne qu'il y a quelque chose au-delà des contingences de la lutte contre la nature, qui donne sens à cette lutte et qui permet que cette lutte soit confortée. C'est ça qui intéressera le Pharaon, il ne verra toujours pas plus loin ; mais quand même, il y a déjà cette conversion à la régulation, avec pour signification de cette reconnaissance que les enjeux et les finalités de la vie humaine (individuelle et sociale) sont bien au-delà de la subsistance et de la lutte contre la nature.

Au passage, ceci est dans le texte, parce que - et là on est obligé de passer par l'hébreu parce que cela ne se voit pas en français - le verbe, ici, c'est zekhartani [40:14 : « vehizkartani »], « si tu te souviens de moi » ; et, à la fin, quand l'échanson ne s'est pas souvenu de Joseph - dès qu'il est sorti, il l'a oublié - v.23, on va dire « velo-zakhar » (= il ne s'est pas souvenu) « vayichka'héhou » (= il l'a oublié). Chacun sait que [Symbole][Symbole][Symbole] zakhar, dès le premier chapitre de la Genèse, c'est l'homme, le masculin<sup>4</sup> : il lui dit "sois un homme", celui qui se souvient c'est celui qui est un homme. Bien sûr, être un homme, ce n'est pas avoir de la mémoire, ce n'est pas Mister Memory : c'est être capable de réactualiser, dans de nouvelles situations, de relancer le projet, qui a été arrêté, qui est resté inaccompli, d'en relancer la signification dans des conditions différentes. Ici, il s'agissait simplement de la libération de l'échanson, là il va s'agir du sort de l'Egypte ; mais "sois à la mesure !", c'est-à-dire "ce que tu as compris une fois, relance-le !" Etre un homme, c'est relancer ce qu'on a perçu d'effectif, c'est relancer l'effectivité, c'est le véritable sens de l'engagement, c'est l'anamnèse, la relance, le souvenir de l'immémorial, remettre le ratson Hachem, remettre la volonté de Dieu sur le tapis.

Et c'est ce que l'échanson va finir par faire [41:9], on dit parce qu'il voit le Pharaon tellement furieux contre ses devins qu'il a peur que ça se retourne contre lui ; donc ils sont tous dans la panique, et tout d'un coup la mémoire lui revient. Mais cette mémoire (aller chercher Joseph [v.14]), c'est qualitatif, maintenant c'est une affaire d'homme(s). Et d'ailleurs cela se voit au fait que le Pharaon, lorsqu'il va parler à Joseph disent les traditionnaires [?], ne va plus lui raconter son rêve en disant "j'étais sur le fleuve", mais « j'étais au bord du fleuve » [v.17]. Ça y est : il n'est plus dessus, il est au bord, il est déjà dégrisé, il a déjà pris ses distances, il n'est plus en train de courir après les cours de la bourse, il a pris un peu de recul - sans vouloir faire de la morale, c'est plus profond que ça, c'est ontologique : tout d'un coup, il est en présence du sens de tout cela, et c'est au nom du projet qu'il y a derrière - mais que le Pharaon n'aperçoit pas bien - qu'on va avoir le recul nécessaire pour ne pas se laisser intimider par le Nil, par les crues qui montent et qui baissent...

Et donc, à quoi voit-on ici qu'il s'agit d'autre chose ? Parce que c'est un engrenage extraordinaire, cela va aller très vite ensuite. Le simple fait que le Pharaon va écouter Joseph et que Joseph va l'encourager à maîtriser la nature, de ce simple fait l'Egypte va échapper à la famine. Et qu'est-ce qui va en résulter ? Le fait que Jacob et ses fils vont descendre en Egypte.

Et si Jacob et ses fils ne descendaient pas en Egypte, comme on dit un peu plus loin [chap.42], ils seraient morts. Jacob dit à ses fils [42:1] : « Arrêtons de nous entre-regarder » et descendons en Egypte où il y a maintenant à manger - c'est la famine partout - au lieu de mourir. Donc il fait exactement le chemin inverse : le Pharaon qui est obsédé par la nécessité, par la peur de mourir, finalement essaie de prendre un peu de recul et s'adresse à Joseph, alors qu'inversement, Jacob et ses fils, qui eux sont restés en dehors de tous ces cycles impurs, de toute cette soumission à la nature, risquent de mourir de faim. Donc au moment où le Pharaon libère Joseph, il prépare la descente de Jacob et de sa famille en Egypte, qui vont pouvoir y survivre, y prospérer, et... en sortir, et emmener avec eux les ossements de Joseph, et donc, finalement, un jour construire le Temple.

Autrement dit, on a bien ici une dualité fondamentale entre ces questions économiques et sociales, qui sont tout à fait déterminantes - comme disait Marx - mais déterminantes

pourquoi ? Déterminantes parce que leur maîtrise n'est pas seulement, comme chez l'animal, une question de survie, mais que c'est la condition pour créer une société d'hommes entre eux, un monde humain qui soit au-delà des questions économiques et sociales - comme dirait Hanna Arendt : les hommes sont parmi les hommes. Et ça, c'est le second monde, que le Pharaon au début ne voit pas. Et en réalité, il y a un troisième monde évidemment :

- parce qu'il y a le monde des six jours - six jours pendant lesquels, comme on dit, on travaille le jour et on se repose la nuit - le monde de l'homme ;
- et il y a le septième jour, le chabbat, où les hommes peuvent enfin être ensemble, être face à face, être libérés de cet asservissement à la lutte contre la nature, qui en fait les sépare et les empêche d'être ensemble ;
- mais il y a le huitième jour, qui est le fait que si les hommes développent une véritable solidarité, une véritable liberté - comme va le faire le peuple hébreu au désert - c'est en vue de construire un monde fraternel, et non plus simplement un monde libre.

Autrement dit, ce qui est en jeu, c'est finalement la fraternité - comme dit le midrach, qui compare la vocation d'Abraham à la « petite sœur » du Cantique des Cantiques, en disant qu'on peut comparer Abraham à cette sœur parce que - je passe sur les détails - le projet d'Abraham c'était finalement la fraternité. Mais pour qu'il y ait la fraternité, c'est-à-dire pour que les hommes se sentent vraiment comme une seule famille, il faut d'abord qu'ils soient libres et égaux - sinon ils sont dans l'oppression et le mépris mutuel - et pour cela il faut que la nature soit dominée. Et pour qu'elle soit dominée - ça se renverse - il faut avoir ce projet ; jamais le Pharaon n'y aurait pensé parce qu'il est trop près : il n'aura pas de lui-même le projet de la régulation parce qu'il n'a pas fondamentalement le projet messianique. Alors que, comme pour Joseph le projet messianique est une évidence, le reste - l'intendance - suit : puisqu'on veut être fraternel il faut être libres et égaux, si on veut être libres et égaux alors on ne va pas se laisser embêter par les crues du Nil ! Et donc on va inventer des moyens de réguler tout cela.

Comme un petit chat qu'on lance en l'air et qui retombe sur ses pattes, il est temps de conclure. Et vous m'avez suivi peut-être - je n'en suis pas sûr - mais la formule hassidique qui nous disait : « Soyez comme un enfant : il est toujours actif, quand il est content il rit, quand il est triste il pleure. », je trouvais ça formidable, mais je n'avais pas compris ! Le plus important, c'est la première proposition : « il est toujours actif » ; le Pharaon n'est pas actif : il dort. Qu'est-ce que c'est "être actif", que fait l'enfant ? Il rit parce qu'il est content, il pleure parce qu'il est triste, on le saisit par les faits, on ne voit pas la cause. Il est actif : qu'est-ce qu'il fait ? Il est entrain de grandir ! Il grandit, et ça c'est tout autre chose que d'être joyeux ou triste - joyeux ou triste, ce sont des manifestations extérieures de la croissance. Et qu'est-ce que grandir ? Comme le disait très bien Manitou : si on veut savoir ce que c'est que grandir, il suffit de regarder le verset de l'Exode lorsqu'on dit [Ex.2:11] « Moïse grandit, et il alla vers ses frères. Grandir, c'est viser et développer la fraternité.